



BD - LA BÊTE - TOME 1

FRANK PÉ: « Je voulais un Marsupilami réaliste »



Le papa de Broussaille donne sa propre vision du héros bondissant créé par Franquin, dans un album foisonnant, qui tranche complètement avec l'univers de Spirou.

On peut dire que la rentrée 2020 est la vôtre. Il y a la biographie illustrée « Une vie en dessins » (Chompaka), la réédition de votre version de « Little Nemo » et, ici, « La bête », où vous donnez votre version du Marsupilami.

Il doit y avoir un alignement des astres! (Rires.) La crise sanitaire a un peu chamboulé l'ordre des parutions. « Une vie en dessins », c'est quarante ans de productions dont le public n'a pas toujours forcément idée. Toute ma carrière. En surface, des illustrations, de la sculpture, de la bande dessinée, tout a l'air très dispersé, mais en profondeur, on reconnaît les grandes lignes qui traversent tout: les animaux, bien sûr...

Et aussi Franquin, Spirou déjà présent au tout début dans votre série « L'élan »!

Je suis né avec le « Spirou » de Franquin. Gamin, je lisais la revue. C'était la grande époque d'Yvan Delporte rédacteur en chef. Il y avait « Tintin », bien sûr, plus tard « Métal Hurlant », etc. Mais « Spirou », c'était une affaire de cœur. Ensuite, je suis resté fidèle à Dupuis, alors que j'aurais dû changer d'éditeur plein de fois, comme ont fait les autres!

Après « Little Nemo », les gravures de Mucha, Spirou lui-même dans l'album « La lumière de Bornéo », voilà que vous vous attaquez au Marsupilami.

J'aime ce dialogue avec d'autres auteurs à travers leur œuvre. C'est comme s'ils se penchaient sur mon épaule pendant que je dessine. Ça me tire vers le haut. Mucha, c'est le sens du beau. C'est peut-être très con d'être attaché à ça, alors que l'art contemporain va dans la dissonance, mais je trouve qu'une œuvre comme ça fait du bien. C'est important aussi. Pour le Marsu, quand j'ai appris que Dupuis en avait racheté les droits, je me suis demandé à quoi il ressemblerait dessiné comme un vrai animal, aujourd'hui. Pour les enfants, le Marsupilami, c'est comme un dou-

dou, quelque chose de très émotionnel. Mais depuis les années 50, le monde a changé, on n'est plus dans l'optimisme, surtout par rapport à la nature. Comment l'y intégrer? Pour moi, il fallait qu'il soit réaliste.

Le point de départ fait même plutôt penser au début d'un film d'horreur américain!

Je voulais, avec le scénariste Zidrou, complètement trancher avec l'univers de Franquin. Montrer qu'on est dans quelque chose de radicalement différent. Après, la référence était plus « E.T. », un enfant qui va prendre soin d'une bête apeurée, affamée et perdue, menaçante aux yeux des autres, mais qui va, heureusement, se montrer douée d'empathie.

Vous le remplacez cependant dans les années 50, à Bruxelles. C'était une obligation par rapport au respect de l'œuvre de Franquin?

Non, c'est juste que j'avais très envie de dessiner la ville comme elle était quand j'étais tout petit! Le Bruxelles de l'Innovation, de Béjart, de l'Expo 58, et en même temps, une ville qui achève encore de faire le deuil des morts de la guerre. Ce contraste me plaisait. Nous n'avons plus aujourd'hui ce contact avec la mort.

On est partis pour une série?

On verra bien, il n'y a aucun impératif. On laisse ouvert. Il y aura un tome 2, puis on fera un bouquin d'illustrations sur la biologie du Marsupilami, avec de vrais scientifiques. Dans le monde de Spirou et Fantasio, la place du Marsupilami est parfaitement juste en tant qu'animal. On sent que c'est une bête, pas un humain déguisé en animal comme chez Disney. Quand il l'a fait doué de la parole, dans un album, il l'a tout de suite regretté et a fait machine arrière.

JEAN-JACQUES LECOCO



(Dupuis, tome 1, 155 p.)